Ce document a été mis en ligne par l'organisme FormaV®.

Toute reproduction, représentation ou diffusion, même partielle, sans autorisation préalable, est strictement interdite.

Pour consulter tous nos sujets d'annales et corrigés du Bac Général LLCER + SES, veuillez visiter :
bac-llcer-ses.fr/annales-sujets-et-corriges

Corrigé du bac 2025 : Philosophie Métropole Bis Remplacement

BACCALAURÉAT GÉNÉRAL

SESSION 2025

PHILOSOPHIE

Durée de l'épreuve : 4 heures – Coefficient : 8

L'usage de la calculatrice et du dictionnaire n'est pas autorisé.

A propos de ce corrigé

Ce document est une proposition de corrigé rédigée par un enseignant en philosophie pour le site sujetdebac.fr

La philosophie est un domaine riche et diversifié, offrant de multiples perspectives et interprétations. Ainsi, il existe de nombreuses manières de traiter un sujet philosophique donné, chacune apportant sa propre compréhension et ses propres arguments.

Cette proposition de corrigé vous fournit un exemple de démarche possible pour aborder chaque sujet. Vous êtes encouragé(e)s à explorer différentes approches, à développer vos propres idées et à formuler vos propres arguments.

Pour accéder à d'autres sujets et corrigés de philosophie au baccalauréat : www.sujetdebac.fr/annales/philosophie/

Dissertation n°1
Sujet : Y a-t-il des choses dont il ne faudrait pas avoir conscience ?

Clarifier les termes du sujet : de quoi parle-t-on exactement ?

Ce sujet interroge les limites de la conscience, c'est-à-dire ce que nous pouvons ou devrions percevoir, ressentir, savoir ou comprendre de nous-mêmes, du monde ou des autres. Il ne s'agit pas simplement de savoir s'il faut tout savoir, ni de parler de vérité en général, mais de se demander si certaines choses devraient rester en dehors de notre champ de conscience, volontairement ou non.

La conscience est à entendre ici comme la faculté de percevoir et de se percevoir, d'être présent à soi-même, aux autres et au monde. C'est ce qui nous rend capables de réfléchir, de juger, d'agir en connaissance de cause.

Le sujet suppose une tension : peut-il exister des choses (émotions, souvenirs, vérités psychologiques, réalités sociales...) qu'il vaudrait mieux ignorer, dont il serait préférable de ne pas avoir conscience ?

L'expression « il ne faudrait pas » introduit une dimension à la fois morale (ce qu'il est bon ou mauvais de savoir), mais aussi psychologique (peut-on tout supporter ?) et existentiale (quelles conséquences a la conscience sur notre manière d'exister ?).

Derrière cette question, se pose donc le problème des effets de la conscience : est-elle toujours bénéfique ? Peut-elle nuire ? Peut-on trop en avoir ? Et même : peut-on s'en protéger ou y renoncer ?

Problématiques possibles

Le fait d'avoir conscience d'une chose est-il toujours un progrès pour l'esprit ou peut-il devenir un fardeau ?

Peut-on vivre sans conscience de certaines réalités, et faut-il parfois choisir l'oubli, l'ignorance ou le refoulement ?

Est-ce que la lucidité est toujours un bien ?

Peut-on librement décider de ne pas avoir conscience d'une chose ? Et si non, peut-on au moins s'en préserver ?

Pistes de réflexion et références philosophiques à mobiliser

La conscience comme condition de la liberté (Descartes, Kant, Sartre...)

La tradition philosophique valorise la conscience comme ce qui fait de nous des êtres libres et responsables. Pour Descartes, la pensée (et donc la conscience de soi) est ce qui atteste de notre existence. Chez Kant, elle est ce qui permet l'autonomie morale. Chez Sartre, « l'homme est condamné à être libre », avoir conscience, c'est devoir choisir, assumer, sans échappatoire.

Mais cette liberté peut être angoissante. Sartre évoque la "nausée" ou le regard de l'Autre qui nous dévoile à nous-mêmes, parfois de manière insupportable.

La conscience est-elle un fardeau autant qu'une force ?

L'inconscient et le refoulement (Freud)

Freud montre que nous ne sommes pas totalement conscients de nous-mêmes. Certaines choses sont refoulées parce qu'elles sont trop douloureuses ou incompatibles avec notre image de nous-mêmes. Ces contenus inconscients peuvent ressurgir sous forme de symptômes.

Mais doit-on toujours les faire remonter à la conscience ? Cela pourrait être libérateur si la vérité est dosée et accompagnée.

Y a-t-il des vérités intérieures qu'il vaudrait mieux ne pas réveiller ?

La conscience tragique ou lucide (Nietzsche, Camus...)

Pour Nietzsche, l'homme est un animal malade, en partie parce qu'il est conscient. Il peut éprouver le nihilisme, face à l'absence de sens dans le monde. Camus, dans Le Mythe de Sisyphe, montre qu'avoir conscience de l'absurdité de l'existence peut mener au désespoir, voire à la tentation du suicide. Mais il propose une réponse : assumer la conscience jusqu'au bout, même si elle fait mal.

Mieux vaut-il être lucide et souffrir, ou aveugle et apaisé ?

La société et les vérités qu'elle cache (Marx, Foucault...)

Certains penseurs ont montré que la conscience pouvait être faussée ou manipulée. Marx parle de fausse conscience, c'est-à-dire croire qu'on est libre alors qu'on est aliéné. Foucault analyse la manière dont les discours sociaux façonnent notre perception de nous-mêmes.

Vaut-il mieux rester dans l'illusion, ou affronter la violence de certaines réalités sociales, historiques, politiques ?

La mémoire et l'oubli (Bergson, Ricoeur...)

La conscience est liée à la mémoire. Mais la mémoire peut être sélective, parfois pour des raisons vitales. Peut-on vivre si l'on est constamment conscient de tout ce qu'on a vécu, notamment les traumatismes ? L'oubli peut-il être une forme de santé psychique ?

La conscience intégrale est-elle compatible avec l'équilibre humain ?

Construire un plan

Vous pouvez envisager un cheminement en trois temps (sans vous y enfermer).

1. D'abord, montrer que la conscience semble être un bien en soi : plus on a conscience, plus on est libre, responsable, humain.

2. Puis, interroger les limites de cette idée : certaines prises de conscience peuvent être trop lourdes, inutiles, voire dangereuses.

3. Enfin, tenter de penser une forme de mesure : faut-il toujours tout affronter ? Peut-on choisir ce dont on a conscience ? Y a-t-il une forme de sagesse dans le fait de maîtriser ce que l'on supporte de savoir ?

Pièges à éviter

- Réduire la conscience à la connaissance de vérités objectives ou scientifiques. Ce n'est pas uniquement un sujet sur la vérité, ni sur la désinformation, mais plus largement sur la manière dont nous supportons ou non certaines vérités. La conscience est une notion subjective et expérientielle.

- Répondre uniquement sur le plan moral (« il ne faut pas savoir telle chose car ce n'est pas bien »), mais penser aussi aux conséquences existentielles ou psychologiques de la conscience.

- Confondre « ne pas avoir conscience » avec oublier (avoir su mais ne plus se souvenir), ignorer (ne pas avoir reçu l'information) ou ne pas connaître (ne pas savoir quelque chose).

En conclusion

Ce sujet invite à réfléchir à ce paradoxe : la conscience est ce qui nous rend humains, mais elle peut aussi nous faire souffrir. Faut-il alors s'en protéger ? Jusqu'où doit-on aller dans la lucidité ? Cette réflexion ne vise pas une réponse définitive, mais un positionnement nuancé. La conscience est précieuse, mais peut-être / doit-elle parfois être accompagnée, mise à distance, apprivoisée, pour qu'elle éclaire sans détruire.

Dissertation n°2
Sujet : Est-il utile d'être juste ?

Ce sujet invite à interroger le rapport entre justice morale et utilité. Il paraît simple, presque familier, mais il soulève en réalité des tensions philosophiques profondes : entre morale et intérêt, entre le bien et l'efficacité, entre devoir et bonheur.

Clarification des termes

Être juste : cela suppose une conduite équitable, respectueuse des droits d'autrui, conforme à des principes moraux ou juridiques. Mais la justice peut-elle se réduire à l'application des lois ? Être juste, est-ce toujours respecter la règle, ou bien agir selon une conscience morale supérieure ?

Utile : est considéré comme utile ce qui produit un effet favorable, ce qui est avantageux, efficace, ce qui sert à une fin. Mais pour qui ? Pour l'individu ? Pour la société ? Sur le court ou le long terme ?

Ces définitions nous mènent à la tension centrale du sujet : le juste est-il nécessairement utile, ou bien l'utilité vient-elle parfois contredire la justice ? Peut-on dire que la justice est un bien en soi, même si elle n'est pas "utile" au sens pragmatique ?

Une question aux multiples niveaux

Le sujet est plus complexe qu'il n'en a l'air car il soulève à la fois une question morale, une question politique et une question existentielle.

Moralement : Est-ce qu'être juste nous rend meilleurs ? Ou est-ce un sacrifice inutile, un idéal naïf ?

Politiquement : Une société juste est-elle plus stable, plus efficace ?

Personnellement : Être juste rend-il heureux ? Peut-on être juste sans en souffrir ?

Il ne faut donc pas répondre trop vite. Dire que la justice est utile sans préciser à qui et à quoi elle sert serait trop vague. Dire qu'elle ne l'est pas, ce serait oublier des siècles de pensée morale et politique.

Problématiques possibles

- La justice est-elle utile parce qu'elle produit un ordre social, ou est-elle une exigence morale indépendante de toute utilité ?
- Peut-on fonder la justice sur l'intérêt bien compris ? (cf Tocqueville).
- L'utilité de la justice suffit-elle à justifier qu'on y obéisse ?
- Être juste est-il toujours avantageux pour soi ? Et si ce n'est pas le cas, faut-il quand même l'être ?

Ces problématiques permettent d'articuler les tensions entre justice comme valeur morale et justice comme instrument politique ou social.

Pistes et références philosophiques

Platon dans *La République* interroge précisément cela : pourquoi être juste si l'injustice semble parfois plus avantageuse ? Avec le mythe de l'anneau de Gygès, il imagine un homme capable d'agir injustement sans jamais être puni. Si l'on ne subit pas les conséquences de l'injustice, pourquoi rester juste ? La réponse de Platon est que la justice est une harmonie de l'âme, un ordre intérieur, et qu'être juste rend l'homme plus équilibré, donc plus heureux.

Aristote, dans *L'Éthique à Nicomaque*, voit la justice comme une vertu, la plus haute même, parce qu'elle concerne le rapport aux autres. Elle est utile au bon fonctionnement de la cité, mais aussi à la réalisation de soi en tant qu'homme vertueux.

Hobbes, au contraire, dans *Le Léviathan*, part d'une vision pessimiste de l'homme. Sans lois, chacun poursuit son intérêt propre, ce qui mène à la guerre de tous contre tous. La justice devient alors un contrat social utile : on accepte des règles pour vivre en paix. Ici, la justice est clairement utile, elle est un instrument de survie collective.

Kant, lui, refuse cette approche utilitariste. Pour lui, la justice repose sur la raison morale, il faut agir par devoir, non par intérêt. Être juste est un impératif catégorique, qui ne dépend pas des conséquences. Mais cela pose alors une vraie difficulté : pourquoi continuer à être juste, même quand cela nous coûte ?

Enfin, les utilitaristes comme Bentham ou John Stuart Mill défendent une vision plus pragmatique : une action juste est celle qui maximise le bonheur pour le plus grand nombre. La justice devient ici un calcul d'utilité collective. Cela ouvre la porte à des dilemmes, comme par exemple se demander s'il est juste de sacrifier un innocent pour le bien du groupe ?

Écueils à éviter

- Confondre justice et légalité. Toutes les lois ne sont pas justes.
- Réduire la justice à une simple forme de gentillesse ou de bienveillance.
- Trancher trop rapidement. Le sujet invite à penser des situations où être juste peut sembler inutile, voire nuisible… et d'autres où c'est précisément ce qui garantit la paix et la confiance.
- Faire un plan trop manichéen « la justice est toujours utile » / « la justice n'est jamais utile ». Ce serait ignorer les nuances du sujet.

Conclusion ouverte

En somme, le sujet interroge ce qui fonde véritablement notre attachement à la justice. Est-ce une simple stratégie de vie en société ? Ou une exigence intérieure qui dépasse toute forme d'utilité immédiate ? Peut-être faut-il reconnaître que la justice est utile parce qu'elle est ce qui donne un sens à nos actions, à notre rapport aux autres, et à nous-mêmes.

Explication de texte
Sujet : Friedrich NIETZSCHE, Le gai savoir (1882)

Résumé du texte

Dans ce passage, Nietzsche part de l'idée que la science rejette les convictions. En science, on ne garde que ce qui peut être vérifié, contrôlé, soumis à la critique. Mais il met en lumière un paradoxe. Cette science si méfiante n'est possible que si, au départ, on adhère à une conviction très forte, presque inconditionnelle, qui affirme que la vérité est absolument nécessaire et doit passer avant tout le reste. Il en tire une conclusion nette. Même la science repose sur une croyance de base, ce qui rend impossible une science entièrement « sans présupposés ».

Contextualisation de l'œuvre et de l'auteur

Nietzsche, philosophe du XIX^{e} siècle, critique les grandes évidences de la modernité, qu'il s'agisse de la morale, de la religion ou de la confiance naïve dans la science. *Le gai savoir* est un livre au ton libre et souvent provocateur, où il cherche à libérer le regard sur le savoir. L'extrait que l'on analyse ici s'inscrit dans ce projet. Il montre que la science n'est pas un bloc neutre et transparent, mais qu'elle s'enracine dans des valeurs et des croyances.

Problématique et thèse

La question centrale de cet extrait pourrait se formuler ainsi :

La science peut-elle vraiment être un savoir sans convictions ou repose-t-elle elle-même sur une croyance fondamentale ?

La thèse de Nietzsche correspond à la réponse qu'il apporte à cette problématique. La science n'est pas entièrement débarrassée des convictions, car elle suppose une foi de départ en la vérité, foi que la science ne démontre pas elle-même. L'exigence de vérité fonctionne donc comme une valeur présupposée et non comme un résultat scientifique.

Suivre le texte dans sa progression

Voici un plan en trois moments que l'on peut repérer dans le texte.

Premier moment :

Nietzsche décrit d'abord l'idéal scientifique tel qu'on le présente habituellement. Dans la science, les convictions n'ont pas le droit de commander. Si elles veulent entrer, elles doivent accepter de se transformer en hypothèses provisoires, surveillées par une véritable « police de la méfiance ». La science se donne alors comme l'ennemie

des croyances personnelles, des dogmes, de tout ce qui échappe au contrôle rationnel.

A ce stade, Nietzsche ne remet pas encore en cause cet idéal. Il en rappelle les traits principaux pour s'appuyer dessus.

Deuxième moment :

Vient ensuite le basculement. Par une série de questions, Nietzsche interroge les conditions de possibilité de cette attitude scientifique si exigeante. Comment un être humain accepte-t-il de soumettre ses convictions, de renoncer à ce qui le rassure, de se laisser surveiller par cette « police de la méfiance » ? Selon lui, cela suppose déjà une conviction d'un type particulier. Elle est si forte qu'elle est prête à sacrifier toutes les autres. Il s'agit de la foi dans la vérité. Le savant doit être convaincu que la vérité mérite qu'on renonce à toute illusion confortable.

La science n'est pas seulement un ensemble de méthodes, elle est portée par un engagement intérieur en faveur de la vérité.

Troisième moment :

Enfin, Nietzsche tire la conclusion. Il affirme que la science repose sur une croyance et qu'il n'existe pas de science « sans présupposés ». Cette croyance consiste à répondre « oui » à la question de la nécessité de la vérité, et même à décider qu'il n'y a rien de plus nécessaire qu'elle, de sorte que tout le reste passe au second plan. On passe ainsi d'une science qui combat les convictions à la mise au jour d'une conviction fondatrice, cachée au cœur même de la démarche scientifique.

C'est le renversement final. On part d'une science contre les convictions et on arrive à une science qui repose sur une conviction première.

Pistes de discussion

On peut d'abord s'interroger sur le statut de cette « croyance » en la vérité. Est-ce vraiment la même chose qu'une croyance religieuse ou idéologique ? On peut soutenir que, pour les scientifiques, il s'agit plutôt d'un présupposé de méthode. Ils décident de viser la vérité parce que cela définit la recherche scientifique, ce qui ne correspond pas exactement à un dogme.

On peut aussi évoquer la crainte d'un relativisme. Si la science repose elle aussi sur une croyance, a-t-elle encore une supériorité par rapport aux opinions ordinaires ? Nous pouvons répondre que reconnaître des présupposés ne revient pas à dire que tout se vaut. On peut admettre que la science a des conditions de possibilité tout en maintenant une distinction ferme entre un savoir argumenté et une simple opinion.

Enfin, on peut remarquer le jeu de Nietzsche sur le mot « conviction ». Au début du texte, ce mot désigne des croyances dont la science doit se défaire. À la fin, il sert aussi à nommer la foi en la vérité qui fonde la science. On peut trouver ce glissement discutable, mais on peut aussi y voir une stratégie pour montrer que la science n'est pas aussi pure et désintéressée qu'elle se l'imagine.

En conclusion

En définitive, ce texte de Nietzsche ne se contente pas de parler de la science, il nous oblige à regarder derrière son apparente neutralité. En montrant que la science suppose une foi préalable dans la vérité, il remet en cause l'illusion d'une raison totalement pure et sans présupposés. L'enjeu n'est pas de discréditer la science, mais de la replacer parmi les autres formes de vie humaine, avec ses choix, ses valeurs et ses paris de départ. Comprendre ce texte, c'est donc comprendre que même là où nous croyons être le plus rationnels, nous ne cessons pas tout à fait de croire.

_____

Pour accéder à d'autres sujets et corrigés de philosophie au baccalauréat :
www.sujetdebac.fr/annales/philosophie/

Copyright © 2027 FormaV®. Tous droits réservés.

FormaV® est une marque déposée auprès de l'INPI sous le numéro 5227897.

Ce document a été élaboré par FormaV® avec le plus grand soin afin d'accompagner chaque apprenant vers la réussite de ses examens. Son contenu (textes, graphiques, méthodologies, tableaux, exercices, concepts, mises en forme) constitue une œuvre protégée par le droit d'auteur.

Toute copie, partage, reproduction, diffusion ou mise à disposition, même partielle, gratuite ou payante, est strictement interdite sans accord préalable et écrit de FormaV®, conformément aux articles L.111-1 et suivants du Code de la propriété intellectuelle. Dans une logique anti-plagiat, FormaV® se réserve le droit de vérifier toute utilisation illicite, y compris sur les plateformes en ligne ou sites tiers.

En utilisant ce document, vous vous engagez à respecter ces règles et à préserver l'intégrité du travail fourni. La consultation de ce document est strictement personnelle.

Merci de respecter le travail accompli afin de permettre la création continue de ressources pédagogiques fiables et accessibles.